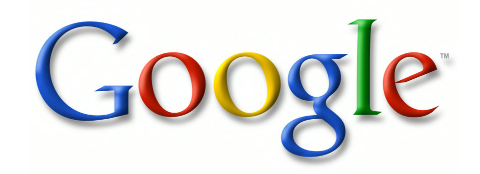
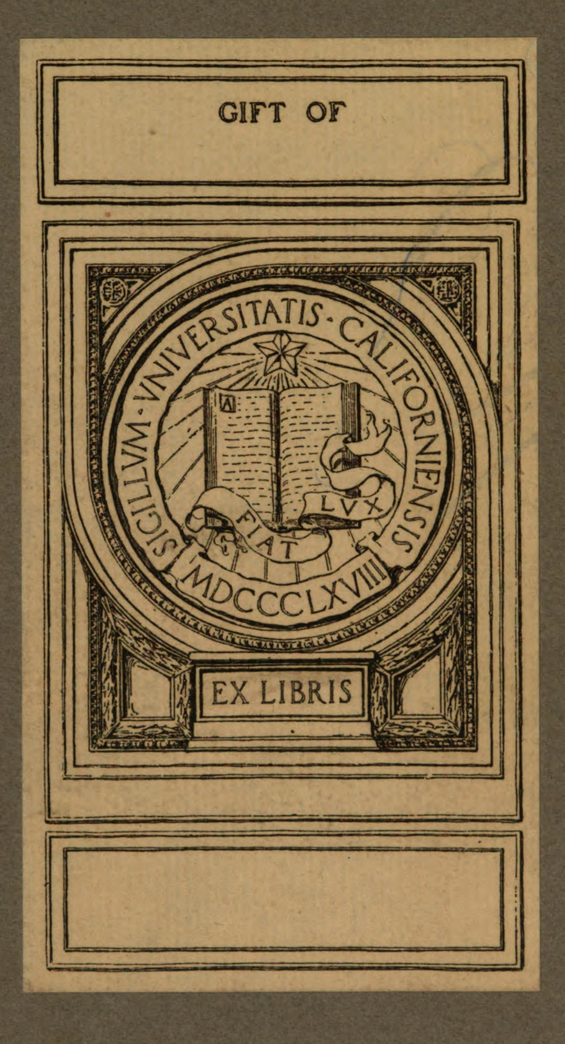





GIFT OF
SIGILLVM · UNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

CE QU'ONT FAIT
EN AMÉRIQUE
LES FRANÇAIS

DEPUIS SA DÉCOUVERTE
JUSQU'AU PERCEMENT DE L'ISTHME DE PANAMA

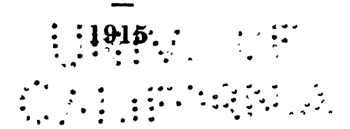
PAR

CH. DE LA RONCIÈRE
HISTORIEN DE LA MARINE FRANÇAISE



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1915



CE QU'ONT FAIT EN AMÉRIQUE LES FRANÇAIS

C'est en France que le Nouveau-Monde a reçu son nom de baptême. En 1507, à Saint-Dié, paraissait une cosmographie qui avait pour auteurs Martin Waldseemüller et Mathias Ringmann. Imbus des récits d'Améric Vespuce sur le Nouveau-Monde, nos savants n'hésitèrent pas à lui attribuer l'honneur de la découverte et à inscrire sur leurs cartes *America*. De l'Amérique, voici l'acte de baptême : « *Non video cur quis jure vetet ab Americo inventore, sagacis ingenii viro, Amerigen quasi Americi terram sive Americam dicendam.* »

Depuis combien de temps allions-nous au delà de l'Océan? Il est impossible de le préciser, car nos premiers voyages transatlantiques restent enveloppés de mystère. Mais quelles suggestives perspectives ouvrent à l'imagination certains documents récemment exhumés! C'est même une question de savoir si les Bretons n'étaient pas en possession du « secret de Terre-Neuve » avant les découvertes de Christophe Colomb. A Paimpol, la ville toujours célèbre des Terre-Neuvas, les moines déclaraient prélever la dîme sur les morues pêchées tant en « la Terre Neufve, Islande que ailleurs *depuis soixante ans* » : leur déclaration est du

14 décembre 1514, ce qui reporterait les débuts de la pêche des morues à l'année 1454.

Au Brésil, aurions-nous de même précédé Pedralvarez Cabral, qui le découvrit en 1500? Oui, s'il faut ajouter foi à un document authentique, la relation de voyage du navire *l'Espoir* de Honfleur, en 1503. Elle porte textuellement que « *d'empuis aucunes années* », c'est-à-dire plusieurs années avant 1503, « Dieppois, Malouinois et autres Normands et Bretons » allaient dans cette partie des Indes qu'on appela depuis le Brésil.

Le Nouveau-Monde ne nous était encore connu que par ses productions, sa faune et sa flore, morues, bois de brésil, singes et perroquets, quand un corsaire normand, Jean Fleury, rapporta en 1523 de véritables trésors, des objets d'art : masques en mosaïque de pierres fines, vaisselle d'or et d'argent où étaient gravées des figures d'animaux, idoles en métaux précieux, ornements en plumes si artistement travaillés que les étoffes de soie et d'or pouvaient à peine leur être comparées. C'étaient les meubles du palais de Guatimozin, les trophées de la conquête du Mexique que notre corsaire avait interceptés au moment où Cortès les acheminait vers l'Espagne. Une partie seulement du butin espagnol parvint à destination (1).

(1) Pour toutes les références, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Ch. de La Roncière, *Histoire de la marine française*, 2e édition. Paris, Plon, 1906-1913, 4 vol. in-8°. (Ouvrage honoré deux fois à l'unanimité du Grand prix Gobert par l'Institut.)

I

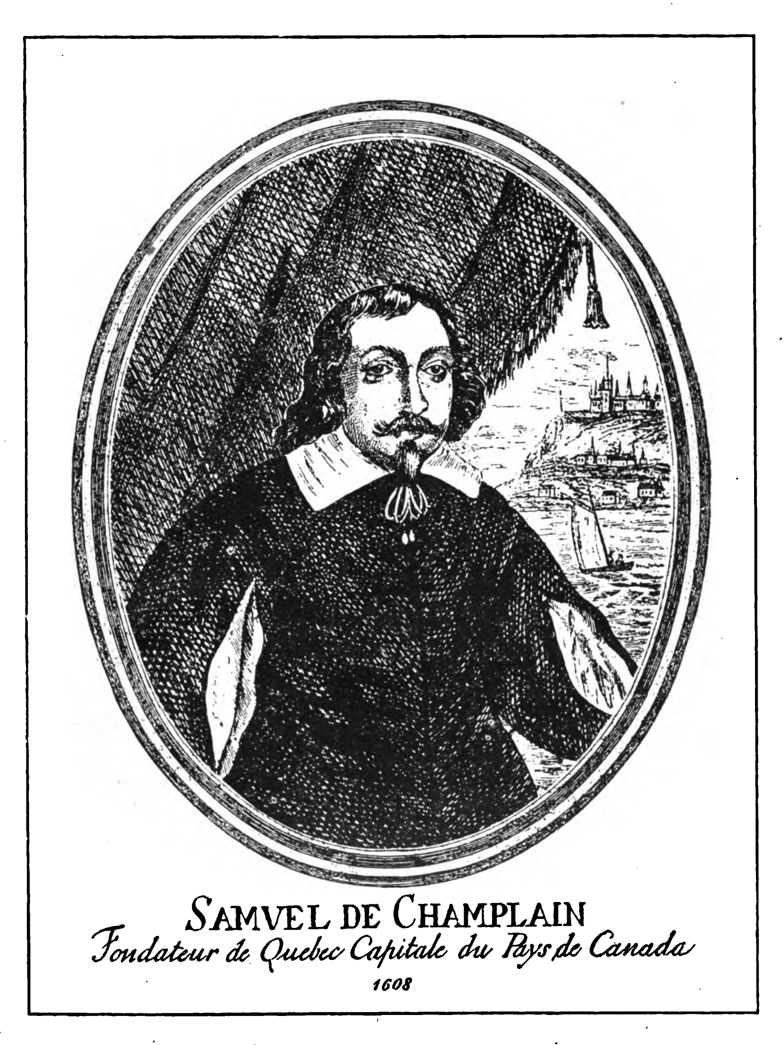
LES FRANÇAIS RECHERCHENT UNE FISSURE DANS LE CONTINENT AMÉRICAIN POUR PASSER DANS LE PACIFIQUE.

Sans qu'il y eût là relation de cause à effet, l'année même où le corsaire Fleury revenait en Normandie avec les riches dépouilles des Aztèques, une expédition s'y apprêtait pour le continent américain. Elle était organisée par un syndicat de commerçants en soieries et de banquiers de Lyon, les Gadagne, les Le Buatier, les de Martigny, etc., qui cherchaient la route la plus courte pour aller en Chine. N'ayant pu réussir à passer par les mers boréales de l'Europe, le chef de l'expédition, un exilé florentin du nom de Verrazzano, gagna en 1524 l'Amérique du Nord dont il longea le littoral. Au territoire actuel des États-Unis, il donna le nom de *Francisca* ou *Nova Gallia*. La nomenclature mi-normande, mi-florentine que reçut la Nouvelle-France ou la Franciscane trahissait la patrie d'origine comme la patrie d'adoption du découvreur. « Diepa, Anaflor (Honfleur), Longavilla, Anguileme, Normanvilla, Vendomo,... » alternaient avec « San Miniato, la Certosa, l'Annunziata, l'Orto de' Rucelay,... » où l'on reconnaît les merveilles florentines.

Deux ans plus tard, Verrazzano repartait en campagne sous les auspices de l'amiral de France. Dans la masse du continent américain qui se dressait en travers de sa route, il ne désespérait pas de trouver une fissure pour pénétrer dans l'Océan occidental. Il mourut à la peine. Mais l'idée était en marche, et si bien qu'un portulan de 1536 figure un détroit interocéanique sous la rubrique : « el viazo de Fransa. » Le détroit, dans le *Globe Vert* conservé à la Bibliothèque Nationale, est situé à l'emplacement du canal de Panama.

L'isthme de Panama ne nous était pourtant pas accessible, si rigoureuses étaient les prohibitions espagnoles d'en approcher. En 1572, un de nos pilotes les plus habiles, l'auteur d'un atlas qui est le joyau de notre cartographie, parvint à l'explorer, mais en contrebande et à main armée. Guillaume Le Testu, du Havre, par une curieuse coïncidence, rencontra dans l'isthme un des plus célèbres navigateurs anglais, Francis Drake, qui venait de s'emparer de Nombre de Dios. Tous deux s'embusquèrent sur le passage des *recoès* qui amenaient de la côte, à dos de mulet, les trésors du Pérou. En se faisant tuer dans l'attaque de l'escorte espagnole, Le Testu permit à son camarade de ramasser un butin tel que chaque matelot français et anglais eut pour sa part 60 000 écus.

Vingt-quatre ans plus tard, Drake venait mourir sur le théâtre de ses exploits. Un atlas de vues prises à bord de la *Defiance* qu'il montait figure le profil de l'isthme de Panama et l'endroit précis où fut immergé, le 28 janvier 1596, le corps du premier navigateur anglais qui ait fait le tour du monde : c'est près de Puerto-Bello, en vue



LE PREMIER FRANÇAIS QUI AIT PRÉCONISÉ LE PERCEMENT DE L'ISTHME DE PANAMA (1600)

de Buena-Vista, à six lieues en mer, qu'il repose (1). Cet atlas, conservé à la Bibliothèque Nationale, a d'autant plus d'intérêt pour nous que le grand navigateur anglais, séduit sans doute par le talent comme dessinateurs des Guillaume Le Testu et Jacques Le Moyne de Morgues, emmenait au cours de ses expéditions des peintres français. De son voyage autour du monde, qui le conduisit jusqu'en Californie, on conserve dans une collection anglaise un manuscrit unique pour l'ethnographie du Nouveau-Monde (2) : œuvre d'un de nos artistes, deux cents « figures peintes en couleur naturelle y représentent les arbres, plantes, fruits, oyseaux qui se trouvent dans les Indes, comme aussi les différentes manières de vivre des Indiens, chasse, pêche, etc., le tout accompagné d'explications historiques ».

L'un de ces « peintres » visita l'isthme de Panama à bord d'un navire espagnol où il avait réussi à se glisser. Et pour la première fois, en 1600, fut émise par un Français l'idée qu'on pourrait percer cette mince langue de terre. Le Saintongeais Samuel de Champlain écrivait en propres termes : « En ce lieu de Panama, s'assemblent tout l'or et l'argent qui viennent du Pérou. On les charge sur une petite rivière qui vient des montagnes et qui descend à Portovello, laquelle est à quatre lieues de Panama. L'on peult juger, *sy ces quatre lieues de terre estoient couppées,* l'on pourroit venir de la mer du Su en celle de deça. »

(1) *Un atlas inconnu de la dernière expédition de Drake. (Vues prises de son bord)*, par Ch. de La Roncière. Paris, Imprimerie nationale, 1909, in-8°.

(2) Vendu le 15 novembre 1911 à Londres avec la collection Huth.

Quelques années auparavant, un de nos hommes d'État les plus avisés, Philippe du Plessis-Mornay, convaincu que l'occupation des isthmes et des détroits assurait la maîtrise du monde, conseillait au roi Henri III de s'emparer de l'isthme de Panama. Grâce à l'appui des nègres marrons et de ces Indiens indomptés dont les arrière-petits-fils descendent encore aujourd'hui de leur gîte dans la montagne pour battre les flots qui amenèrent les conquistadors, quatre mille Français et huit vaisseaux de guerre auraient suffi à nous donner le nœud des deux Amériques (1). Le conseil avait-il chance d'être suivi? L'histoire de la colonisation française en Amérique va nous le dire.

(1) Ch. DE LA RONCIÈRE, *le Secret de la Reine et la succession de Portugal*. Paris, Plon, 1908, in-8° : extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*.

II

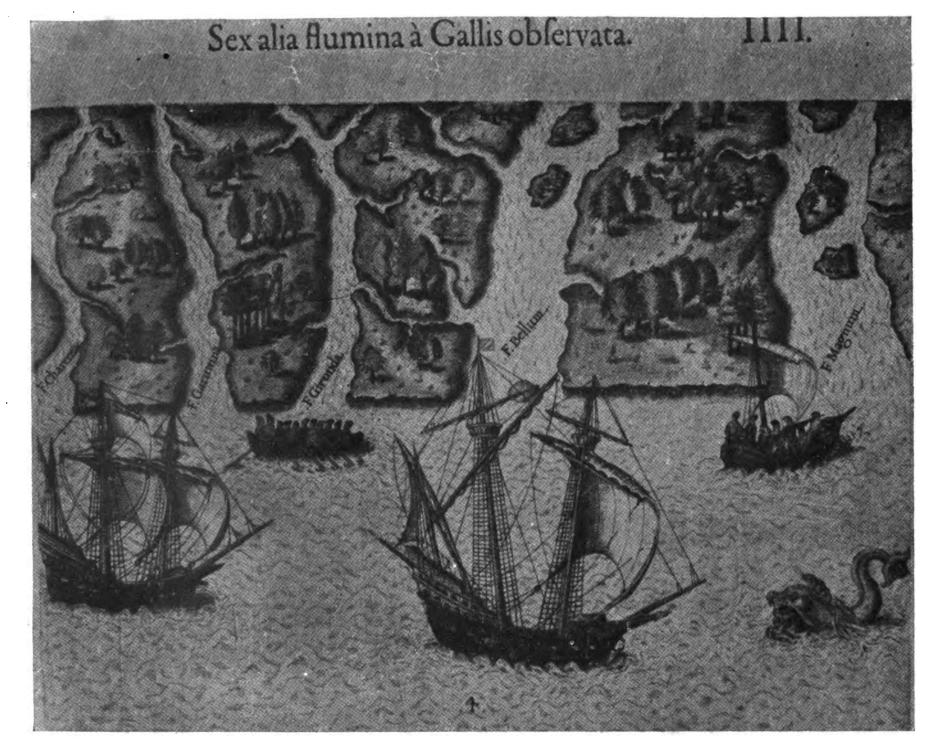
COLONISATION FRANÇAISE

En dépit de la bulle de démarcation du pape Alexandre VI, dont Espagnols et Portugais s'autorisaient pour interdire aux autres nations l'accès du Nouveau-Monde, la France ne cessa de tenter outre-mer des établissements coloniaux. En 1534, le Malouin Jacques Cartier commençait une série d'explorations en vue de découvrir des « pays où l'on disoit qu'il se devoit trouver grant quantité d'or ». S'il rapporta de ses voyages une erreur géographique, l'idée que le Canada formait « un bout de l'Asie du côté de l'Occident », le pilote malouin avait parfaitement discerné les « commoditéz » d'un pays facile à exploiter. En septembre 1538, il soumettait au roi François Ier un programme complet de colonisation qui comportait, comme première mise, l'envoi au Canada de 276 hommes appartenant à tous les corps de métier. Un vice-roi fut nommé; et le bel atlas exécuté pour le roi Henri II nous montre le débarquement sur les rives du Saint-Laurent, à la tête de ses gens d'armes, du vice-roi Jean-François de La Rocque de Roberval. Malheureusement, le rude marin breton n'était pas un lapidaire. Envoyé à la recherche du pays de l'or, Cartier crut rapporter des « feuilles d'un or fin, aussi

épaisses que l'ongle, et des diamans, les plus beaux qu'il fût possible à homme de voir ». Mais tout ce qui brille n'est pas or, non plus que diamant : et *faux comme un diamant du Canada* passa dès lors en proverbe. Il en résulta pour la Nouvelle-France un discrédit momentané, voire même l'exode, en 1544, de tous nos colons.

En 1555, le vice-amiral de Bretagne, Durand de Villegagnon, s'établissait à l'intérieur de la baie de Janeiro, dans une île qui porte aujourd'hui encore son nom. De la *France antarctique*, il fut le vice-roi. Liberté absolue de conscience, régime parlementaire avec conseil des Dix, droit de grâce réservé au vice-roi, semblaient assurer la vitalité de la colonie. Mais une attaque des Portugais, cinq ans plus tard, la mit à néant, de même qu'une autre de leurs agressions avait ruiné, en 1531, nos établissements près de Pernambouc.

Évincés du Brésil, nos marins crurent trouver, dans la Franciscane jadis explorée par Verrazzano, un meilleur terrain de colonisation. En 1562, les huguenots des capitaines de vaisseau Jean Ribault et René de Laudonnière y débarquaient comme dans une terre de promission. Au chant des psaumes de David, ils prirent pied sur les rives d'un fleuve qu'ils baptisèrent « le Jourdain », tandis qu'aux rivières voisines, ils imposèrent les noms des fleuves de France, « la Seine, la Somme, la Loire, la Charente, la Gironde ». Trois ans après, ils tombaient tous sous les coups des Espagnols, en entonnant le psaume de la miséricorde *Domine, memento mei*. Au sud de San-Agustin, le lieu du carnage s'appelle encore la lagune du massacre, « Matanzas ».



FLEUVES DE FLORIDE, CHARENTE, GARONNE, GIRONDE DÉCOUVERTS PAR LES FRANÇAIS

Miniature de Jacques Le Moyne de Morgues exécutée en 1564 en Amérique.

A ces aspirations de la France vers le Nouveau-Monde, une reine songea à donner une direction et une ampleur jusqu'alors inconnues, comme si elle avait pressenti le grand rôle que le continent américain était un jour appelé à jouer. Ce n'est que tout récemment qu'a été dévoilé *le Secret de la reine*. En même temps qu'elle envoyait comme vice-roi aux Terres-Neuves son page Troïlus du Mesgouez, marquis de la Roche-Helgomarc'h, Catherine de Médicis remettait à son cousin Philippe Strozzi des lettres de provisions mystérieuses, l'établissant « vice-roy, sans qu'il fut besoin de le spécifier plus particulièrement, en certain endroit où ledit sieur s'acheminait ». Il est acquis aujourd'hui que Strozzi avait l'ordre secret de s'emparer du Brésil : c'est là qu'il se rendait, lorsqu'il fut tué, le 26 juillet 1582, à la bataille navale des Açores.

L'impulsion donnée par Catherine de Médicis à notre politique coloniale, les nombreuses reconnaissances militaires qui en furent la suite, eurent comme résultante la création de petites colonies. Dans l'île de Maranhâo, au nord du Brésil, François de Razilly fonda la *France équinoxiale*, dont la capitale, San-Luis, existe encore, bien que la France équinoxiale n'ait pas vécu plus de quatre ans; elle fut conquise, en 1616, par les Portugais, comme l'avait été au siècle précédent la France antarctique.

A ce moment, le retentissant ouvrage de Raleigh, *The discovery of the large, rich and beautiful empire of Guyane*, orientait l'activité de nos explorateurs vers un eldorado mystérieux où le dernier Inca, fuyant devant Pizarre, aurait enseveli le trésor de ses ancêtres. De cette fiction,

naquit en 1602 la seule de nos colonies qui soit demeurée stable dans l'Amérique du Sud : la Guyane.

spring-board Elle servit de tremplin et de base à la colonisation des Antilles françaises, dont on disait que c'étaient « les faubourgs de l'Inde ». Fondée en 1626 au capital de 45 000 livres, la Compagnie de Saint-Christophe voulait peupler les îles encore inoccupées des Antilles entre les 11° et 18° de la ligne équinoxiale. Et le succès répondit si bien à ses efforts que nos possessions comptèrent bientôt quatorze îles réparties en trois secteurs, avec Saint-Christophe, la Guadeloupe et la Martinique pour chefs-lieux, et qu'il y eut même aux Bahama la baronnie De Caen. Après trois siècles, le drapeau français continue à flotter sur plusieurs d'entre elles, aux avenues du golfe du Mexique et du canal du Panama, sans que le temps ait eu prise sur l'œuvre des contemporains du cardinal de Richelieu, les Roissey, les Poincy, les Dyel Du Parquet.

Le respect de la liberté d'autrui, l'une des qualités qui distinguent les peuples-chefs et que possèdent à un si haut point les Français et les Anglais, nous avait conquis de nombreuses tribus autochtones. D'où qu'ils vinssent, les indigènes d'Amérique recevaient en France le plus affectueux accueil : tel, l'Indien du sud Essomericq, venu en 1504 avec Paulmier de Gonneville pour s'initier aux mystères de la civilisation et si bien épris d'elle qu'il fit souche en Normandie : tels, ces fils d'un chef huron, devenus les inséparables compagnons de Jacques Cartier.

Le 1er octobre 1550, lorsque le roi Henri II en grande pompe visita Rouen, on lui donna le spectacle des scènes de la vie brésilienne. Des sauvages au visage « entrelardé »



MARAGNON ET FRANCE ANTARCTIQUE AU BRÉSIL

Carte de Jacques de Vaux (1613).

d'émeraudes courent après des singes et des sagouins, au vol effrayé des perroquets; cependant qu'au bruit éclatant d'une trompe en cuirasse de tatou, au son d'une courge desséchée et remplie de cailloux, des Tabajares en costume de guerre, bouclier en cuir de tapir au bras, disque en plumes de nandou sur les reins, se jettent sur de paisibles Tupinambas qui se balancent dans des hamacs à la porte de cabanes en roseaux.

Un demi-siècle plus tard, en 1613, Tupinambas, Tabajares, Tapuias et Longs cheveux du Para, spécimens des diverses tribus indiennes, venaient prêter hommage au roi dans une audience solennelle au Louvre, où l'un d'eux prononça une harangue en tupi. A ses nouveaux vassaux, Louis XIII passa le collier de Saint-Louis, après les avoir somptueusement habillés d'habits cramoisis et de chapeaux de castor à plumes blanches. On les recevait en hôtes de qualité. Au Canada, ils nous traitaient en alliés.

Dans les régions de la Nouvelle-France, en Acadie et à Terre-Neuve, nos progrès n'avaient cessé depuis le jour où le page de Catherine de Médicis y avait pour la seconde fois arboré notre drapeau. Un de nos Basques, Martin de Hoyarsabal, faisait paraître, en 1579, le premier routier-pilote de Terre-Neuve, où l'on trouvait toutes les coordonnées requises pour le cabotage insulaire. Le lieutenant de Troïlus du Mesgouez, Chauvin, fondait en 1600 le poste de Tadoussac sur le Saint-Laurent. Cinq ans plus tard, naissait le *Port-Royal*, aujourd'hui Annapolis, œuvre du vice-roi Du Gua de Monts.

En 1608 enfin, Samuel de Champlain, le Père de la Nouvelle-France, jetait l'ancre dans un étranglement du Saint-

Laurent, où des boulets oxydés, un pan de maçonnerie en ruines attestaient le séjour de Jacques Cartier. Un magasin au bord de l'eau, trois corps de logis bordés d'un promenoir, un fortin entouré de douves profondes, telle était alors la capitale de la Nouvelle-France, *Québec*. De jolies vues du cartographe Jean-Baptiste Franquelin font voir ce qu'à la fin du siècle elle était devenue, lorsque des milliers d'émigrants, Normands, Poitevins, Saintongeais,... eurent renforcé la colonie primitive (1).

(1) François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*. 5e édition, revue, annotée et publiée, avec une introduction et des appendices, par son petit-fils Hector Garneau. Préface de M. Gabriel Hanotaux. Paris, Alcan, 1913, in-8° (Bibliothèque France-Amérique).

III

LES FRANÇAIS RECHERCHENT A TRAVERS LA NOUVELLE-FRANCE UN PASSAGE INTEROCÉANIQUE

Depuis son expédition dans l'isthme de Panama, Champlain était hanté de l'idée qu'il existait à travers le continent américain un passage interocéanique. Par le Saint-Laurent, les lacs et une rivière qui tombait dans la mer Vermeille de Californie, il croyait trouver une voie d'accès au Pacifique. Il avait si bien fait partager à la cour de France sa conviction qu'il recevait de Condé, en 1612, l'affectueuse exhortation à rechercher à travers la Nouvelle-France « un chemin facile pour aller au royaume de la Chine ». De cette route, le Dieppois Guérard escomptait l'existence au point de l'inscrire en 1634 dans ses cartes.

Aux missionnaires qui l'avaient accompagné sur les rives du Saint-Laurent, Champlain légua sa ferme conviction. Comme le flambeau que se passaient de main en main les coureurs antiques, les missionnaires se transmirent la foi dans l'existence d'une mer intérieure d'où « l'on aurait entrée vers le Japon et la Chine », leurs relations de 1640 et de 1660 en témoignent. L'un d'eux, le père Marquette, fut du voyage que Louis Jolliet entreprit pour rechercher une rivière mystérieuse dont parlaient les Indiens. C'était

2.

le Mississipi, « la rivière Colbert ». Jolliet le descendit en canot d'écorce jusqu'à l'Arkansas et se rendit compte que le fleuve se jetait dans le golfe du Mexique. Dans la carte qu'il adressait à Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, « l'on voit, disait-il, la communication du fleuve Saint-Laurent avec les lacs Frontenac, Érié, lac des Hurons et Ilinois, au bout duquel (lac des Illinois) on va joindre la rivière Divine par un portage de mille pas, qui tombe dans la rivière Colbert et se descharge dans le sein Mexique ». Robert Cavelier de La Salle poursuivit l'exploration, parvint le 9 avril 1682 à l'embouchure du fleuve, et prenant possession, au nom du Roi, des immenses territoires qu'il avait traversés, il les baptisa *la Louisiane*.

A la Louisiane, Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville donnait en 1718 une petite capitale aux cent maisons de bois, *la Nouvelle-Orléans*. En amont du fleuve, le Canadien La Clède jetait les premières fondations d'une ville dont la population s'achemine aujourd'hui vers le million; *Saint-Louis* n'était alors, en 1764, qu'un simple comptoir d'où les trappeurs allaient battre les solitudes de l'ouest à la poursuite des bisons, des ours et des castors.

Cependant, nos colons du Canada ne perdaient pas de vue la mer de l'Ouest. « Mon dessein, écrivait Greyselon Du Luth au ministre Seignelay en 1680, mon dessein est de pousser jusques à la mer du costé de l'ouest-nord-ouest, que l'on croit estre la mer Vermeille. A trois François que j'avois envoyéz à la descouverte, les sauvages ont dit qu'il n'y avoit que 20 journées pour trouver le grand Lac, dont l'eau ne vaut rien à boire, » parce que salée. L'erreur, — car c'était une erreur, — n'avait rien que de plausible : il

s'agissait non point de l'Océan, mais du Grand Lac Salé, sis derrière la barrière des Montagnes Rocheuses. Plus tard, en 1717, dans un mémoire sur la Louisiane, le sieur Hubert parle d'une rivière navigable, « une branche du Missouri, croit-on, qui va tomber dans la mer de l'Ouest. Cette descouverte, les Canadiens qu'on y mèneroit l'auroient bientost faicte, et par l'establissement qui procureroit le commerce avec la Chine et le Japon, le chemin en seroit court. Cela paroist d'une importance à mériter d'en approfondir la vérité ». Le marquis de Vaudreuil en était si bien persuadé que, l'année même, il proposait d'établir trois postes d'étapes pour parvenir à la découverte de la mer de l'Ouest.

A un siècle de distance, le véritable héritier de la pensée de Champlain fut un Canadien des Trois-Rivières, Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye. Gouverneur d'un fort au nord du lac Supérieur, en 1728, il se laissa convaincre par les récits des Indiens qu'il était facile d'accéder à la grande mer d'Occident. Dûment commissionné par le vice-roi de Beauharnois, il commença les travaux d'approche en échelonnant des fortins depuis le sud du Saskatchewan jusqu'au Missouri, le fort Saint-Charles au lac des Bois, le fort Maurepas sur le lac Winnipeg, le fort La Reine sur l'Assiniboine. De là, le 29 avril 1742, son fils François, dit le chevalier de La Vérendrye, avec une petite troupe d'enfants perdus, partait à la recherche de l'Océan occidental. Le 30 mars 1743, il était sur le Missouri, dans le site actuellement occupé par Fort-Pierre. Ce fut le terme de son voyage d'exploration; arrêté par la barrière des Montagnes Rocheuses, et ne voyant d'autre

part « aucune apparence » de pénétrer jusqu'aux territoires espagnols du Nouveau-Mexique, il rebroussa chemin vers le fort La Reine, non sans avoir préalablement déposé sur une éminence, près du fort des Indiens de la tribu de la Petite Cerise, une plaque de plomb dont nous verrons plus tard la destinée.

De La Vérendrye, la mission de découvrir la mer de l'Ouest fut dévolue à Legardeur de Saint-Pierre, qui donna ordre au chevalier Boucher de Niverville de remonter le Saskatchewan. Et l'on peut dire que la recherche du passage interocéanique fut notre préoccupation suprême. En 1763, la domination française, frappée à mort dans les plaines d'Abraham, s'effondrait : l'empire gigantesque que nous avions mis un siècle et demi à former et qui s'étendait, à travers fleuves, lacs et rivières, depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'au delta du Mississipi, n'était plus. Un moment, en 1800, la Louisiane fit retour à la France ; mais, trois ans plus tard, la France rétrocédait aux États-Unis cet immense bassin du Mississipi, tout le Far-West jusqu'à l'Océan Pacifique... Au coin des rues de la Nouvelle-Orléans, les plaques indicatrices portent encore les noms de Bienville, Chartres, Bourgogne, Condé... qui fleurent le vieux terroir d'outre-mer autant que celles de Québec ou de Montréal.

IV

VESTIGES DES DÉCOUVERTES FRANÇAISES

Sur les divers points du continent américain où nos explorateurs ont porté leurs pas, peut-on retrouver leurs vestiges? Oui, car ils laissaient de leur passage des traces tangibles, des croix de bois, des bornes de pierre, des plaques de plomb. Telle, cette gigantesque croix de bois que plantaient les marins de l'*Espoir* le jour de Pâques 1504. Ils y avaient gravé les noms du Pape, de Louis XII, de l'amiral de Graville et de l'équipage, tandis que la date était inscrite, sous forme de chronogramme, dans un distique latin. C'est aussi par de grandes croix de bois que Jacques Cartier marquait notre prise de possession du Canada : l'une, érigée en 1534 dans la baie de Gaspé, soutenait l'inscription : VIVE LE ROY DE FRANCE; l'autre, élevée en 1536 sur les bords du Saint-Laurent, portait : FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA FRANCORUM REX, REGNAT.

Les *padrons* que Ribault et Laudonnière laissèrent en Floride étaient d'une matière moins sujette aux outrages des temps. C'étaient des bornes fleurdelisées. Dans un des charmants dessins qu'il exécuta en 1564 au Nouveau-Monde et où l'on voit sur le vif des mœurs des Indiens, tantôt fichant de flèches le sentier de la guerre, tantôt

épiant cachés dans des peaux d'élans les fauves à l'abreuvoir, le Dieppois Jacques Le Moyne de Morgues nous fait saisir l'importance de ces bornes écussonnées du blason royal : les Indiens, en adoration devant elles comme devant des idoles, leur apportaient les fruits et les prémices de la terre, en présence de nos marins qui entouraient avec respect le symbole de la mère patrie.

Mais dans de rapides excursions à travers le continent, les bornes eussent été des *impedimenta.* Nos gens emportaient, en guise de *padrons,* des plaques de métal gravées aux armes de France. Nous avons conservé le procès-verbal de la prise de possession de la Louisiane, lorsque Robert Cavelier de La Salle arriva au point où le Mississipi se décharge dans le golfe du Mexique. Non content d'ériger une colonne fleurdelisée et une croix, il ensevelit au pied d'un arbre une plaque de plomb, où on lisait : LUDOVICUS MAGNUS REGNAT NONO APRILIS 1682. Au revers, était écrit : ROBERTUS CAVELIER, CUM DOMINO DE TONTI LEGATO, R. P. ZENOBIO MEMBRE, RECOLLECTO, ET VIGINTI GALLIS, PRIMUS HOC FLUMEN INDE AB ILINEORUM PAGO ENAVIGAVIT, EJUSQUE OSTIUM FECIT PERVIUM NONO APRILIS 1682.

Une de ces inscriptions laissées par nos découvreurs a été récemment mise au jour par le plus grand des hasards. En jouant sur les bords du Missouri, des enfants exhumaient à Fort-Pierre, dans le South-Dakota, une lame de plomb aux armes de Louis XV. Le chevalier François de La Vérendrye l'avait posée là le 30 septembre 1743, au cours de son long voyage à la recherche de l'Océan Pacifique. Au revers de l'inscription qui portait en belles capitales les noms du roi, du vice-roi de Beauharnois et de Pierre Gaul-



LES INDIENS DE FLORIDE PROSTERNÉS DEVANT LES ARMES DE LA FRANCE (1564)

Miniature exécutée en Floride en 1564 par le Dieppois Jacques Le Moyne de Morgues.

tier de La Vérendrye, son père, il avait tracé avec la pointe du couteau son propre nom et celui de ses hardis compagnons (1).

Pour retrouver de semblables pièces, « la carte d'un voyage fait dans la Belle Rivière en la Nouvelle-France en 1749 » peut fournir d'utiles indications : « les marques des endroits où l'on avait enterré des lames de plomb » y sont relevées.

Mais nos hardis pionniers n'ont pas laissé au Nouveau-Monde que des vestiges matériels. Leurs descendants y sont encore, par millions au Canada, par centaines de mille aux États-Unis, les témoins de la culture française. Et si douce fut-elle que les Indiens eux-mêmes en conservent le souvenir attendri. Une tradition encore vivante chez les Hurons Wyandotts, consignée par Dooyentate, l'un d'eux (2), dit qu'une bande d'Indiens Delawares, installée sur les bords du golfe du Saint-Laurent, avait mission de guetter le retour de Jacques Cartier. Un jour, les vigies virent de grands oiseaux au ventre brun et aux ailes blanches, fendre les eaux du golfe. De leurs flancs sortait le tonnerre. C'étaient les vaisseaux du Malouin, qu'on attendait pour lui faire fête.

En 1827, arrivaient au Havre six Indiens rouges du Mississipi. Ils étaient députés par les Osages pour rendre

(1) Cette découverte a fait l'objet d'une savante étude de l'honorable Charles E. De Land, *The Verendrye explorations and discoveries*, dans le *South-Dakota historical collections*, t. VII. Pierre (South-Dakota), 1914, in-8°.

(2) Peter Dooyentate Clarke, *Origin and traditional history of the Wyandotts and sketches of other Indian Tribes of North America*. Toronto, 1870, in-8°, p. 4.

visite au « chef des guerriers blancs, leur premier père » ; pour couvrir les frais du voyage, la tribu avait économisé pendant quatre ans les produits de ses chasses. Et le 21 août, au château de Saint-Cloud, l'orateur de la troupe, Marcharthitahtoongah, haranguait, comme l'avait fait jadis son ancêtre pour Louis XIV, le « chef des guerriers blancs » : — « La tribu des Osages, répliqua le roi Charles X, a toujours été fidèle à la France pendant que leur pays a été sous sa domination : j'espère que les Osages seront également les fidèles alliés des États-Unis (1). »

(1) *Six Indiens rouges de la tribu des Grands Osages arrivés du Missouri au Havre, le 27 juillet*. Paris, 1827, in-8°. — M. de Valcourt, *Histoire de la tribu des Grands Osages*. Paris, 1827, in-8°.

V

LES FRANÇAIS SUR LES CÔTES DU PACIFIQUE

Si la petite ville de Saint-Malo doit sa célébrité à ses corsaires, sa vie aux Terre-Neuviers, elle fut redevable de son opulence aux hardis négociants qui inaugurèrent nos relations commerciales avec les côtes américaines du Grand Océan. La première de nos croisières dans la mer du Sud n'eut pourtant rien de pacifique. Durant sept ans, depuis le 10 mars 1687 où il embouqua le détroit de Magellan jusqu'au 1er décembre 1693 qu'il le franchit à nouveau, le flibustier Massertie sillonna en pirate le Grand Océan, de la Terre de Feu jusqu'au golfe de Californie, relâchant de temps à autre à l'île Juan Fernandez, aux Galapagos ou dans l'archipel des Tres Marias pour réparer ses navires et partager le butin. Et quel butin! 30 000 livres pour chaque officier marinier!

Alors interdit à nos navigateurs, l'accès des côtes américaines du Pacifique ne devint possible qu'au soir du règne de Louis XIV, lorsque la présence d'un fils de France sur le trône d'Espagne relâcha de leur ostracisme commercial les descendants des Pizarre et des Cortès. En 1698, le Malouin Noël Danycan, sieur de Lépine, offrait au ministre Pontchartrain de faire les frais d'une expédition dans la

mer du Sud, « aux îles non habitées, par delà celles occupées par les Espagnols ». Il précisait, dans un autre mémoire en date de mai 1706, qu'il s'agissait de fonder « *des établissements dans l'île de la Californie* » (les cartes du temps figuraient en effet la Californie comme une île). — A quoi Pontchartrain donna son assentiment, « pourvu que le Malouin prît des mesures solides pour le faire ». — « Au rapport de flibustiers qui avaient demeuré aux dites côtes plus de vingt ans », Danycan ne rêvait-il pas de « mines d'or, d'argent et de cuivre, d'émeraudes, améthystes et autres pierreries, voire d'animaux aux fourrures exquises (1) » !

De là, l'exploration des Falkland, alors appelées les *îles Malouines,* et du groupe tout proche des Sea Lion Islands, qui portèrent le nom d'*îles Danycan;* de là, l'exploration du détroit de Magellan, où les marins bretons se livrèrent à une étude particulière de l'ichthyologie, de belles planches en couleurs en témoignent; de là, la découverte, le 3 avril 1710, de l'*île de la Passion,* aujourd'hui l'île Clipperton, que nous conteste le Mexique. Quelques-uns de nos navires, le *Saint-Antoine* du Port-Louis, la *Princesse* de Dunkerque, poussèrent jusqu'en Basse-Californie, mais sans y laisser d'établissements.

Sur les traces des Malouins, arrivait un de nos plus grands navigateurs, l'aide de camp du marquis de Montcalm au Canada, le chef d'escadre du comte de Grasse

(1) Un important ouvrage vient d'être consacré aux *Relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'Océan Pacifique,* par M. E.-W. Dahlgren, directeur de la bibliothèque royale de Stockholm. Paris, Champion, 1909, in-8°, t. I.

durant la guerre de l'Indépendance. J'ai nommé Bougainville. Ce fils d'un notaire de Paris avait compris l'importance des archipels américains et océaniens.

Il fonda une colonie aux îles Malouines, d'où les revendications espagnoles en 1766 le chassèrent; il reconnut les îles Pomotou, résida en 1768 à Taïti dont il décrivit avant Pierre Loti le séjour enchanteur, découvrit les îles des Navigateurs, longea les Nouvelles-Hébrides qu'il nomma les *Grandes Cyclades*, doubla la *Louisiade*, relâcha au *Port-Praslin*, donna son nom à l'une des îles Salomon; puis de Boukou, l'une des Moluques, il rentra à Saint-Malo le 14 mars 1769, ayant fait le tour du monde.

Son continuateur, Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse, avait aussi débuté dans l'Amérique du Nord, où il s'était signalé durant la guerre de l'Indépendance; il avait combattu fort bravement dans la flotte du comte d'Estaing, puis attaqué et détruit les établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson. Sa mission, en 1785, était d'explorer soigneusement les côtes encore peu connues de l'Amérique occidentale et de la Tartarie, les mers de la Chine, du Japon et de l'Australie, en vue de créer au commerce de nouveaux débouchés. Le 23 juin 1786, ses frégates étaient parvenues à la hauteur du 58° de latitude sur les côtes occidentales de l'Amérique du Nord. A la baie où il entra, il donna le nom de *Port des Français*, et à l'îlot voisin, il imposa le nom d'*île du Cénotaphe,* qui lui est resté. Gagnant de là Macao, puis les Philippines et le Japon, il reconnaissait le détroit sis entre l'île de Yeso et l'île Saghalien, qui s'appelle encore le *détroit de La Pérouse*. Puis il gouverna vers le sud. De Botany-Bay, le 7 février

1788, il adressait encore un rapport au ministre de la marine. Ce fut le dernier. Sa fin, dans l'archipel océanien, demeura longtemps un mystère.

Et c'est à le percer que s'acharnèrent pendant quarante ans nombre de nos navigateurs, croisant et recroisant à l'infini leurs sillages dans la cinquième partie du monde; les Bruni d'Entrecasteaux, les Baudin, les de Saulses de Freycinet, les Duperrey, les Dumont d'Urville se montrèrent dans l'exploration de l'Océanie les dignes émules des explorateurs anglais. C'est l'un de ceux-ci toutefois qui releva la première trace de la fin tragique de La Pérouse. Le capitaine anglais Dillon, en 1827, vit avec surprise entre les mains d'un lascar de l'île de Ticopia une coquille et une garde d'épée : elles provenaient, selon la tradition, de deux grands vaisseaux naufragés dont les équipages avaient jadis péri en combattant contre les indigènes d'une île voisine. Ce fut pour Dillon un trait de lumière : la coquille de l'épée portait les initiales de La Pérouse. Et en février 1828, Dumont d'Urville perçait l'angoissant mystère en retrouvant sous les eaux que brisent les récifs de Vanikoro, les débris des frégates de son devancier, la *Boussole* et l'*Astrolabe*.

Si j'ai insisté sur le voyage de La Pérouse, c'est qu'il avait pour but de créer un courant d'échanges entre la France et les côtes américaines du Pacifique. Parti le 14 décembre 1790 de Marseille, le *Solide* remontait en effet le long de la côte d'Amérique jusqu'à l'Alaska, jusqu'au Sitka-Sound, où il venait charger des fourrures d'ours, de castors et de loutres pour les échanger en Chine contre de riches cargaisons de soieries et de porcelaines. Le *Solide*,

qui allait faire le tour du monde, était sous pavillon tricolore; et je me félicitais, écrivait le capitaine Marchand, « d'être le premier navigateur qui eût fait flotter sur le vaste Océan cet étendard, symbole de la liberté ». Il rebaptisa en conséquence du nom d'*îles de la Révolution* les îles Marquises et consacra le souvenir de son acte par une planche de cuivre clouée sur un gros arbre : trois bouteilles cachetées, confiées à des indigènes d'âges divers, contenaient les doubles de l'inscription gravée sur la plaque (1).

(1) J. Vivielle, *le Voyage du vaisseau* le Solide *autour du monde (une page inconnue de la vie d'Infernet) :* avec la reproduction de la carte générale dressée sous la direction de M. de Fleurieu. Paris, Chapelot, 1913, in-8°.

VI

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

Quelle que soit son origine, ferments de liberté ou malaise économique, la guerre de l'Indépendance unit intimement Américains et Français, en mettant en contact nombre d'hommes supérieurs animés des plus beaux sentiments. Entre tous, un adolescent, qui avait quitté sa patrie pour faire le coup de feu avec les insurgents, étonna les membres du Congrès par son zèle pour la cause de la liberté, quand il se présenta, durant l'été de 1777, sous le nom de marquis de La Fayette (1). Dès la première rencontre, il lia amitié avec un général que « la majesté de sa figure et de sa taille, écrivait-il, ne permettait pas de méconnaître et qu'un accueil affable et noble ne distinguait pas moins ». Dans ce portrait, vous avez reconnu George Washington. Et La Fayette rendait la même justice à lord Cornwallis, qu'il allait combattre, « un des caractères les plus estimés » qui fût.

Aux commissaires américains venus à Versailles, la Cour avait prêté un concours discret, avant de prendre ouverte-

(1) Charlemagne Tower, ambassadeur des États-Unis d'Amérique en Russie, *le Marquis de La Fayette et la révolution d'Amérique*, traduit de l'anglais par Mme Gaston Paris. Paris, Plon, 1902, 2 vol. in-8°.

ment parti. Mais l'opinion était faite. A Benjamin Franklin, au Bonhomme Franklin, une foule éprise des idées de liberté fit un accueil enthousiaste. La cause qu'il défendait était gagnée. Le 15 avril 1778, un ministre accrédité près du Congrès américain quittait Toulon à bord de l'escadre du comte d'Estaing.

Longtemps, la proverbiale habileté de la marine anglaise tint en suspens la décision de la guerre, malgré la bravoure des insurgents. Par d'heureuses manœuvres, Howe couvrit contre le comte d'Estaing New-York et Rhode-Island; Rodney aux Antilles tint en échec le comte de Guichen. L'arrivée même d'un corps d'armée français, le 12 juillet 1780, n'amena point de solution.

Et pourquoi? Le lieutenant général de nos troupes, Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur de Rochambeau, l'écrivait sans ambages : « Rien sans la suprématie navale (1). » Un coup heureux nous la donna. Le comte de Grasse arriva en forces et, le 30 août 1781, occupa la Chesapeake; Washington et Rochambeau y maintenaient lord Cornwallis enfermé dans Yorktown. L'amiral anglais Graves ne put briser notre étreinte. Notre maîtrise de la mer rendait l'issue fatale : la garnison d'Yorktown, en partie *composée de mercenaires allemands,* capitulait le 19 octobre. L'indépendance des États-Unis était acquise.

Il est, pour les marins de toutes les nations, un ouvrage qui fait autorité. Signée du nom d'un amiral américain qui

(1) J.-J. Jusserand, french ambassador to the United States, *Rochambeau in America, from unpublished documents.* An Adress delivered before the society of the Phi, Beta, Kappa of Harvard University. Washington, 1912, in-8°.

vient de mourir, l'*Influence de la puissance maritime dans l'Histoire* donne toute sa valeur au secours que la France prêta à la nation qui s'émancipait. Il fallait, dit l'amiral Mahan, il fallait aux insurgés une flotte, car « les marines de guerre, seules capables d'assurer ou de compromettre les communications, ces courants vitaux, exerçaient sur la conduite des hostilités la même influence qu'aujourd'hui. La mémoire de de Grasse sera toujours associée au souvenir des services rendus à l'Amérique. Son nom, plus que celui de Rochambeau, rappelle le secours effectif donné par la France à la jeune république menacée dans son existence, comme le nom de La Fayette représente la sympathie morale si opportunément propagée ».

Cette sympathie, la France la garda toujours fidèlement. Le 28 frimaire an XI (19 décembre 1802), Napoléon Bonaparte, alors premier consul, écrivait : La République française « n'oubliera rien pour maintenir le bon ordre et resserrer les liaisons d'amitié entre les deux républiques. »

VII

PERCEMENT DE L'ISTHME DE PANAMA

L'année même où les États-Unis obtenaient du Mexique la Californie, en 1848, la découverte de paillettes d'or dans la propriété d'un ancien officier de la garde suisse en France, nommé Sutter, qui était venu s'établir près de Sacramento, causa dans le monde une émotion considérable. L'afflux des chercheurs d'or fut tel que San-Francisco, la veille un village, devint en quatre ans une ville de 250 000 habitants : si bien qu'un Français, H. Du Pasquier de Dommartin, crut possible de provoquer un exode semblable vers les provinces toutes voisines de Chihuahua et de Sonora, où il s'était fait concéder de vastes terrains. Ce n'était qu'un rêve.

Par contre, Du Pasquier indiquait nettement le problème qui se posait pour les États-Unis, la nécessité de créer un trait d'union entre leurs possessions de l'Atlantique et du Pacifique. Et il concluait en 1852 : « Trois routes s'offrent à la navigation pour éviter le long détour du cap Horn : l'isthme de Panama et celui de Nicaragua dans la mer des Antilles, celui de Tehuantepec dans le golfe de Mexico. De ces trois routes, la dernière se présente à la fois comme la plus courte, la plus facile, la moins dangereuse. L'isthme

de Tehuantepec offre sur celui de Panama cet avantage, que le terrain est aussi fertile et l'air aussi salubre qu'à l'isthme de Nicaragua, et sur ce dernier cet autre avantage non moins inappréciable que, sur 200 kilomètres de parcours, 150 sont occupés dans le sud par des lagunes et des prairies, dans le nord par le Coatzacoalcos dont le lit offre un canal tout fait. »

Cette supériorité de l'isthme de Tehuantepec pour une route interocéanique ne frappa aucunement « le Grand Français ». D'une famille de globe-trotters, Ferdinand de Lesseps était le neveu d'un compagnon de La Pérouse ; du fameux voyage, les dernières nouvelles qu'avait reçues le monde civilisé avaient été apportées du Kamtchatka par Jean-Baptiste-Barthélemy de Lesseps, au bout d'un an. Abréger la durée des voyages autour du monde fut la préoccupation constante de Ferdinand de Lesseps : n'avait-il pas songé à unir, à travers l'Asie centrale, d'Orenbourg à Peschaver, les réseaux russe et anglo-indien, peu de temps après avoir inauguré, et avec quel éclat! le canal de Suez. Cette date du 17 novembre 1869, qui vit unir la Méditerranée à la mer Rouge par un trait d'union tombé d'usage depuis l'époque des Pharaons, avait marqué l'apogée de la gloire de Lesseps et placé « le Grand Français » au rang des célébrités de l'époque. Non content d'avoir séparé deux des parties du monde, Ferdinand de Lesseps voulut en couper en deux une troisième. Mêler les eaux du Pacifique à celles de l'Atlantique en les mettant directement en contact, sans écluses, à travers l'isthme de Panama, lui parut un jeu.

Le Grand Français était octogénaire. Passe encore de

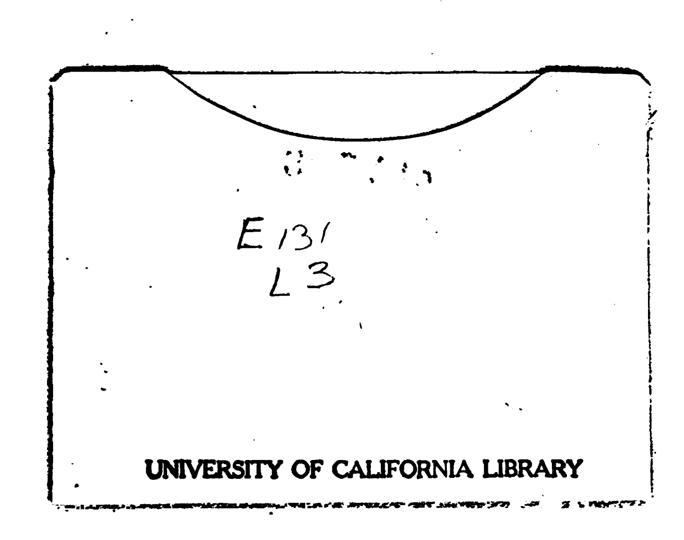
bâtir, mais creuser à cet âge! la gloire n'y peut que trouver son tombeau. Le 1er janvier 1880, la petite Ferdinande de Lesseps donnait, à l'endroit où devait s'ouvrir le canal, le premier coup de pioche. Une société qui paraissait puissante, la *Compagnie du Canal interocéanique,* couvrait les frais de l'entreprise. Mais en 1886, alors qu'un milliard était déjà dépensé, Ferdinand de Lesseps reconnut, à la suite d'une nouvelle inspection, que le canal à niveau était pour lors impossible. Un canal à écluses s'imposait. La Compagnie n'avait plus assez de ressources pour le faire. Le 4 février 1889, elle liquidait. La ruine de son œuvre terrassa le vieillard, que l'opinion rendait responsable du coûteux échec de l'entreprise.

Mais la nation la plus directement intéressée au percement de l'isthme veillait. Du canal international, elle songeait à faire un canal purement américain; le traité conclu en 1903 avec la République de Panama lui en donna les moyens. Les États-Unis se portèrent donc héritiers de la Compagnie française, et par eux, en 1914, fut achevé le plus grand exploit matériel du vingtième siècle; par eux fut tranché le nœud gordien de deux continents.

TABLE DES MATIÈRES

GRAVURES

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 20991.


E131
L3
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

